

Livres reçus : publications récentes

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **32 (1968)**

Heft 125-126

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LIVRES REÇUS. PUBLICATIONS RÉCENTES

COLLECTIONS. ANNONCES BRÈVES. REVUES.

— La *Bibliothèque française et romane* du Centre de Philologie et de Littératures Romanes de Strasbourg, dont le directeur est M. Georges Straka, a publié un certain nombre de volumes en 1967 et au début de 1968 (Paris, Klincksieck) :

a) Dans la série « Manuels et études linguistiques » : Veikko VÄÄNÄNEN, *Introduction au latin vulgaire*, nouvelle édition revue et complétée d'une anthologie avec commentaires, 1967, xviii + 274 pages. — Walther von WARTBURG, *La fragmentation linguistique de la Romania*, traduit de l'allemand par Jacques ALLIÈRES et Georges STRAKA, 1967, 148 pages, 17 cartes hors-texte (pour cette traduction française de *Die Ausgliederung...* M. von Wartburg a remanié la présentation des éléments burgondes en francoprovençal et ajouté une bibliographie des travaux parus depuis 1950, bibliographie établie par M. H. Lüdtke). — Péla SIMON, *Les consonnes françaises. Mouvements et positions articulatoires à la lumière de la radiocinématographie*, 1967, 380 pages, dont une centaine de pages de documents photographiques (importante thèse pour le doctorat, dont nous publierons un compte rendu critique).

b) Dans la série « Études littéraires » : Maria Rosa LIDA DE MALKIEL, *L'idée de la gloire dans la tradition occidentale, Antiquité, moyen âge occidental, Castille*. Traduction française par Sylvia ROUBAUD, postface par Yakov MALKIEL, 1968, 310 pages (traduction française d'une œuvre capitale de la grande hispanisante, trop tôt disparue).

c) Dans la série « Actes et Colloques » : *Le vers français au XX^e siècle*. Colloque organisé par le Centre de Philologie et de Littératures romanes de Strasbourg du 3 mai au 6 mai 1966. Actes publiés par Monique PARENT, 1967, 322 pages. — *Le réel dans la littérature et dans la langue*. Actes du X^e Congrès de la Fédération Internationale des Langues et Littératures Modernes (F. I. L. L. M.), Strasbourg, 29 août-3 septembre 1966, publiés par Paul VERNOIS, 1967, 324 pages.

d) Dans la série « Initiation, textes et documents » : *Le Mystère d'Adam, édition diplomatique accompagnée d'une reproduction photographique du manuscrit de Tours et des leçons des éditions critiques*, par Leif SLETSJÖE, 1968, xii + 89 pages. (Cette édition donne, dans les pages de gauche, une reproduction photographique du manuscrit et, en regard, dans les pages de droite, une édition diplomatique du texte, enfin, au bas des pages, les corrections et les émendations des huit éditions antérieures. Elle sera appréciée des grands étudiants et de leurs maîtres, qui aimeront à s'en servir dans leurs séminaires).

— Nous avons reçu un *Recueil Commémoratif du X^e Anniversaire de la Faculté de Philosophie et Lettres* de l'Université Lovanium de Kinshasa (Nauwelaerts, Louvain et

Paris, 1968, 293 pages), dans lequel il faut signaler ici, de M. Willy BAL, *Introduction aux recherches de linguistique romane en rapport avec l'Afrique noire* (p. 7 à 34) : emprunts des langues romanes aux langues africaines et des langues africaines aux langues romanes, transfert de matériel onomastique, langues importées, pidgins et créoles.

— Grâce à l'obligeance de M. E. Schüle, nous avons reçu les quatre feuilles, de quatre pages chacune (format 51 × 38 cm), qui présentent et illustrent l'état linguistique de la Suisse dans l'*Atlas de la Suisse*, édité par le service topographique fédéral, Wabern-Berne. Ce sont les feuilles numérotées 27, 27 a, 28 et 28 a. — Dans la première (27), M. K. HUBER évoque la situation (*La Suisse : un pays, quatre langues*). Une grande carte à toute page, en couleurs, donne pour chaque district la répartition de la population parlant soit l'allemand, soit le français, soit l'italien, soit le rhéto-roman, en 1960. Deux petites cartes montrent le recul du rhéto-roman dans la partie centrale des Grisons, entre 1888 et 1960. Elles illustrent ce fait que les trois langues romanes perdent lentement du terrain devant l'allemand. — Dans la deuxième feuille (27 a) M. R. TRUB traite des dialectes parlés dans la Suisse germanophone. Il rappelle l'existence d'un substrat roman dont il donne deux exemples : un nom du pin sylvestre, *tääl* ou *tääle*, variante du frpr. *daille*, un nom du brouillard, *brenta* ou *brentina* ; dans les deux cas il s'agit d'un mot prélatin passé d'abord en latin parlé, repris plus tard par les Alamans. Les six cartes qui illustrent cette partie se trouvent à la p. 3 de la feuille 27. — Les feuilles 28 et 28 a sont consacrées aux trois langues romanes. M. E. SCHÜLE caractérise la situation de la Suisse romande en opposant patois et français : les patois sont la langue traditionnelle, autochtone ; le français est emprunté, langue de notaire, de foires, venu peut-être par Dijon, langue de la Réforme et de la civilisation française. M. M. BURGER montre la diversité phonétique par l'exemple de la carte 'chanson' dont les diverses formes (*tsāšō, tsāfō, tsāšō, sāfō, tchāsō...*) reflètent les anciennes limites du Valais épiscopal et du Valais savoyard, des diocèses de Genève, de Lausanne et de Bâle ou les limites cantonales. M. Z. MARZYS montre la diversité lexicale par l'exemple de la carte 'cordonnier' : *courvoisier, escoffier, cordouanier, cordonnier*. A nouveau M. SCHÜLE commente la carte de la vitalité du patois en 1966. MM. P. KNECHT et F. VOILLAT montrent les positions du français officiel, du français régional, des patois par l'exemple de la carte des noms de la louche : fr. *louche*, fr. rég. *poche*, patois *potche, potse*. — M. Elio GHIRLANDA évoque la situation de la Suisse italienne au moyen de trois cartes. La première présente le domaine (l'essin, Val Calanca, Val Mesolcina, Val Bregaglia, Val Poschiavo) et ses divisions phonétiques par l'exemple de l'évolution de *l* intervocalique à *r*. Deux autres cartes, celles des noms du lézard et des noms de la hotte à claire-voie, lui servent à montrer la diversité lexicale. — Enfin M. A. SCHORTA présente les dialectes de la Suisse rhéto-romane au moyen de trois cartes : celle des abécédaires grisons usités dans les écoles, qui montre la diversité dialectale ; celle des dénominations de la souris (types *mus* et *sorex*) ; celle des noms du menton. — Il était impossible d'évoquer avec précision tant de faits linguistiques en si peu de mots et en si peu de cartes. Il faut reconnaître qu'on s'était adressé aux meilleurs spécialistes et qu'ils ont su choisir les faits les plus caractéristiques. Tous les Romanistes aimeraient posséder ces quelques feuilles. Et l'on souhaite que les autres pays romans imitent l'exemple de la Suisse. — N. B. Les textes sont publiés dans les quatre langues officielles de la Suisse.

P. G.

— Nous saluons avec joie une nouvelle revue, publiée par nos collègues danois sous le titre *Revue romane*. Ont paru les tomes I et II, en 1966 et 1967, ainsi que le premier fascicule du tome III, au début de cette année. Signalons particulièrement à l'attention des linguistes :

Tome I, 1966, Bjarne Westring CHRISTENSEN, *Les combinaisons consonantiques finales en français parlé*, p. 24-43 ; Paul HØYBYE, *Les concordances temporelles. Étude de syntaxe romane*, p. 46-59 ; Povl SKARUP, *Filiolum : déplacement d'accent ou synérèse ?* p. 104-109.

Tome II, 1967, Kolbjørn BLÜCHER, *L'uso della congiunzione come nel toscano antico*, p. 1-27 ; Ebbe SPANG-HANSEN, *Le cas de deux ou plusieurs adjectifs épithètes postposés*, p. 61-68 ; Børge SPANGE-THOMSEN, *Accent fixe en français ?*, p. 69-80 ; Arne-Johan HENRICHSEN, *Quelques remarques sur l'emploi des formes verbales en -ant en français moderne*, p. 97-107.

Tome III, 1968, fascicule I, Michel ARRIVÉ, *Aspects de la structure morphologique des déterminants français*, p. 1-7 ; Leif SLETSJØE, *Les premières études portugaises en Scandinavie (du XVII^e au XIX^e siècle) : La grammaire de Trangambar, Le manuscrit de Rasmus Rusk*, p. 52-65 ; Knud TOGEBY, *Suus et illorum dans les langues romanes*, p. 66-71.

Revue romane a publié deux numéros spéciaux, en 1967 et en 1968. Le premier contient les *Actes du 4^e Congrès des Romanistes Scandinaves* dédiés à M. Holger STEN, à l'occasion de son soixantième anniversaire, 1 vol. de 255 pages. Le deuxième réunit sous le titre *Immanence et Structure* des études que M. K. TOGEBY a publiées dans diverses revues ainsi que trois études inédites ; il est offert à M. Togeby à l'occasion de son cinquantième anniversaire. Ces volumes renferment l'un et l'autre de remarquables travaux dont bon nombre concernent la langue française. Les romanistes non scandinaves seront reconnaissants à leurs collègues de leur permettre de participer ainsi à leurs réunions. Et ils aimeront posséder ce recueil des œuvres dispersées d'un jeune et savant jubilaire, dont le regard qu'il jette en des domaines bien divers de la linguistique et de la littérature est souvent pénétrant.

P. G.

— *Études romanes de Brno*, III. — Le troisième tome des *Études romanes de Brno* (Brno, 1967), dont nous avons eu l'occasion de commenter ici les deux tomes précédents diffère de ses prédécesseurs. Les deux premiers volumes avaient plutôt le caractère de recueils de travaux des membres du séminaire des langues romanes de la Faculté des Lettres de l'Université de Brno (Tchécoslovaquie), depuis ses professeurs jusqu'à ses jeunes assistants. Le troisième volume ne présente que deux études, l'une du domaine de la linguistique (Růžena OSTRÁ, *Le champ conceptuel du travail dans les langues romanes*, p. 7-84), l'autre du domaine littéraire (Jaroslav FRYČER, *L'œuvre dramatique d'Alfred de Musset*, p. 85-166) ; dans les deux cas il s'agit de thèses soutenues dernièrement à la Faculté des Lettres de Brno. La première étude, dont nous allons nous occuper ici, se range, aussi bien par son sujet que par la façon dont il est traité, au nombre des recherches qui sont poursuivies au séminaire des langues romanes de Brno sous la direction du professeur Otto Ducháček. Růžena Ostrá reprend les données de son maître et cherche à démontrer sa thèse des champs conceptuels au moyen d'une étude comparative qui se propose d'analyser le champ conceptuel du travail dans les langues roumaine, française, espagnole et tchèque. Dans cette nouvelle contribution à l'étude structurale du lexique, l'auteur a réussi à

prouver la portée de l'analyse des champs conceptuels ou notionnels et à en tirer quelques conclusions intéressantes, surtout en ce qui concerne le caractère concret des champs conceptuels du travail dans les langues étudiées. La comparaison qu'elle fait de l'état du champ dans les différentes langues dont elle s'occupe, lui permet de mettre en relief bien des traits qui contribuent à nous faire voir la situation dans ces langues sous un jour tout à fait nouveau (tel est, par exemple, le cas du rapport des expressions qui forment le centre du champ en tchèque et dans les langues romanes en question, le rapport aussi des membres centraux aux membres périphériques, etc.). On pourrait, sans doute, avoir des remarques à faire au sujet de certaines affirmations de l'auteur là où le choix des termes étudiés dans les différentes langues envisagées accuse une certaine hétérogénéité (ainsi, par exemple, l'espagnol apparaît-il vis-à-vis du français et du roumain comme étudié moins à fond). On aurait aussi souhaité que les diagrammes illustrant l'état du champ dans les différentes langues s'appuient davantage sur une étude quantitative, etc., mais ces remarques n'ôtent rien au mérite de l'ouvrage qui n'en permet pas moins à la science de faire un pas en avant dans l'analyse synchronique des structures onomasiologiques.

Josef DUBSKÝ.

COMPTES RENDUS.

C. Th. GOSSEN, *Französische Skriptastudien. Untersuchungen zu den nordfranzösischen Urkundensprachen des Mittelalters*, un vol. gr. in-8°, 368 p., Wien 1967 (tome 253 des Sitzungsberichte des Oesterreichischen Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Klasse).

M. Gossen est bien connu des romanistes pour ses recherches sur les *scriptae* ou systèmes graphiques des scribes du moyen âge. Mais alors que, dans ses précédentes publications, il s'était surtout préoccupé de déterminer ces différents systèmes, de préciser les caractères particuliers des graphies des documents d'archives, et de montrer dans quelle mesure la langue des chartes peut nous éclairer sur les dialectes médiévaux, il se propose dans le présent ouvrage un but tout différent, à savoir établir les rapports qui ont pu exister entre les graphies attestées dans les documents rédigés en langue d'oïl du XII^e au XV^e siècle et les valeurs phoniques que, dans l'intention des scribes, ces graphies devaient représenter. Ce faisant, M. Gossen n'a pas voulu, notons-le, écrire un traité de dialectologie française, entendant par là un exposé de la phonétique et de la morphologie des parlers d'oïl, ni non plus une grammaire de l'ancien français fondée sur la langue des textes non littéraires ; pas davantage un recueil de considérations sur la formation des langues écrites de l'ancien français ni sur les raisons qui sont à l'origine du caractère hybride de ces langues ; ce qu'il nous présente, c'est un examen critique des formes attestées dans les documents d'archives, en se donnant pour tâche d'y déterminer la correspondance entre les signes écrits et les sons prononcés.

Question délicate et matière considérable, puisqu'il ne s'agit de rien de moins que de passer en revue toutes les graphies utilisées au moyen âge dans les différentes zones où l'on a écrit en langue d'oïl et d'apprécier leur plus ou moins grande concordance avec les phonèmes qu'émettaient réellement les sujets parlants. Or nous savons, par exemple, depuis le travail de R. Rohr sur *Das Schicksal der betonter Vokale in der Kirchenprovinz Tours* (Berlin, 1963, p. 99 et suiv.), que, rien que dans les dialectes français du Nord-

Ouest, les aboutissements gallo-romans de *e* fermé accentué libre du latin vulgaire sont transcrits de seize façons différentes, à savoir par *e, ei, ai, oi, ee, ae, oe, eie, aie, eai, oie, eei, aei, oei, oai, aee*, alors qu'il est bien évident que ces seize graphèmes n'équivalent pas à seize phonèmes distincts. Et il en est plus ou moins de même, dans les différentes zones dialectales, pour les aboutissements de toutes les voyelles, diphtongues et consonnes du latin vulgaire. On saisit là toute la complexité du problème, les combinaisons vocales rapportées ci-dessus ne donnant qu'un aperçu des procédés par lesquels les scribes du moyen âge essayaient de saisir et de noter graphiquement les sons réellement prononcés. Il s'agit donc d'interpréter ces procédés, qui ne sont qu'autant d'approximations. Si en effet les graphèmes en question correspondaient réellement aux réalités phonétiques de l'époque, — réalités phonétiques que nous ne connaissons d'ailleurs pas exactement —, on devrait se demander comment il se fait qu'un même scribe, dans le même document, pour le même son d'un même mot, pouvait, comme il arrive, utiliser plusieurs graphies. Il ne possédait pourtant, à n'en pas douter, qu'une seule prononciation pour le mot en question.

Rendre compte de la multiplicité et de la diversité des graphies que présentent les chartes par rapport à un état phonétique certainement moins complexe, c'est ce que M. Gossen a tenté de faire. Il est impossible de le suivre ici dans l'infini détail de son examen. Contentons-nous d'un exemple pour montrer sa façon de procéder. Soit un document du 19 juin 1324, le n° 20 du Cartulaire du sire de Rays (département actuel de la Loire-Atlantique). L'aboutissement du lat. vulg. **hère* « hoir, héritier » y est noté sous les cinq graphies *hers, heyr, hayr, hair, hoeyr*. Comment expliquer cette diversité ? Voici le commentaire de M. Gossen : avec les graphèmes *e, ey, ay, ai* et *oey* le scribe voulait manifestement rendre le même phonème, à savoir *e* ouvert, lequel provenait de la monophthongaison d'une ancienne diphtongue *ey*. Si une fois il écrit *heyr*, ce qui présente un archaïsme, c'est qu'il reste encore attaché à l'ancienne tradition graphique de l'Ouest ; si une autre fois il écrit *hers*, il fait preuve par contre de modernisme et se place dans la ligne d'une tradition plus récente ; quand ailleurs il écrit *hayr, hair*, cela fait présumer que la diphtongue *ay* s'était déjà monophthonguée en *e* ; quand enfin il écrit *hoeyr*, il montre qu'il connaît la graphie *hoir* du français central et qu'il s'est laissé influencer par elle, ce qui a pour résultat une contamination de *her* avec *hoir*. Et que d'autres cas, plus ou moins faciles à expliquer ! Ce serait une hérésie de conclure de ces graphies variées à l'existence de phonèmes tout aussi variés. L'incohérence des graphies montre le désarroi des scribes du moyen âge lorsqu'ils se voyaient placés devant la tâche de fixer par écrit la langue vulgaire au lieu du latin qui leur était habituel. N'ayant à leur disposition que les lettres d'un alphabet appartenant à un autre état linguistique, ils se trouvaient désemparés quand il leur fallait exprimer les phonèmes du français vulgaire avec les signes d'une tradition scripturaire tout à fait différente. Autant de problèmes que de phonèmes, et autant de solutions que de scribes.

Après un chapitre d'introduction où il rappelle brièvement quelques-uns des principes exposés plus longuement par lui dans ses publications antérieures : intérêt des documents d'archives datés et localisés pour l'étude des dialectes ; précautions à prendre pour utiliser ces documents ; nécessité de ne pas confondre *scripta* et patois, la *scripta* n'étant qu'un produit composite où le patois ne fait que transparaître à un degré variable ; distinction à faire entre dialectes proprement dits et parlars régionaux ou locaux, etc.,

M. Gossen aborde son abondante matière, qu'il répartit en quelques grands chapitres, cinq exactement, lesquels correspondent à de vastes zones géographiques, imposées d'ailleurs par les faits de langue examinés. Deux de ces chapitres sont particulièrement développés, à savoir ceux qui concernent le français de l'Ouest (132 p.) et le français de l'Est (101 p.); les autres sont beaucoup plus brefs : français central (34 p.), picard (38 p.), champenois (18 p.). Le picard, par son importance et ses caractères dialectaux particulièrement marqués, aurait mérité une beaucoup plus longue étude, mais cette étude l'auteur l'avait déjà en grande partie faite dans d'autres publications (*Die Pikardie als Sprachlandschaft des Mittelalters*, diss. Zürich, 1942; *Petite gramm. de l'a. pic.*, Paris, 1951; *Considér. sur le franco-pic., langue littér. du m. â.*, in « Les Dialectes belgo-romans », XIII, 1956; *La scripta des chartes picardes*, in « Rev. de Ling. rom. », XXVI, 1962) et n'a pas voulu se répéter.

Au début de chaque chapitre, M. Gossen rappelle la bibliographie déjà existante et donne la liste des documents qu'il a analysés, avec indication de leur date et de leur lieu d'origine : 583 chartes pour les parlers de l'Ouest, 231 pour ceux du Centre, 236 pour le picard, 795 pour le français de l'Est, 269 pour le champenois. Puis, comme il ne s'agit pas d'écrire une monographie complète de chacun des dialectes ni de chacune des *scriptae*, il choisit pour chaque dialecte un certain nombre de phénomènes, ceux qui lui ont paru les plus caractéristiques, et les examine tels qu'ils se présentent dans les graphies de la zone dialectale en question, en tenant compte des sous-dialectes régionaux et locaux. C'est ainsi que pour le français de l'Ouest il retient les quatorze thèmes d'enquête suivants : graphies des aboutissements de \bar{e} lat. tonique, de \bar{o} lat. tonique, de \bar{e} et \bar{o} lat. toniques + palatale ; sort du suffixe lat. *-ariu*, *-aria* ; absence de *s* final à la 1^{re} pers. plur. ; imparfait de la 1^{re} conjug. ; présents du subj. en *-ge* ; graphies des aboutissements de \bar{e} et \bar{o} lat. toniques, de *a* lat. tonique ; aboutissements de *a* lat. tonique + *l* ; aboutissements de *-ellu* ; combinaisons avec *illu* ; pronom démonst. neutre accentué *ce*, *ço* ; graphies des aboutissements de *k^a*, *g^a*, *k^{l,e}* et *l^{uod}* lat. dans la scripta normande. Et pour chacun de ces cas particuliers, les graphies sont examinées et discutées région par région : Angoumois, Aunis, Saintonge, Poitou, Vendée, Bretagne, Anjou, Touraine, Maine, Normandie. Même façon de procéder pour le français central, où quatre ordres de remarques seulement ont été choisis : les graphies *an* et *en* ; les graphies des aboutissements de \bar{e} et \bar{o} lat. toniques + palatale ; la fermeture de \bar{o} accentué en *u* ; les graphies *gl*, *lg*, *igl*, *lgl* pour *l* mouillé, avec, dans chaque cas, considérations particulières pour le Berry, l'Orléanais, l'Ile-de-France (Soissonnais, Valois, Vexin, etc.). Quant au français de l'Est, augmenté du franco-provençal, il fait exactement pendant au français de l'Ouest avec onze grands paragraphes : la scripta de Neuenbourg et des territoires de langue romane de la rive Nord du Bielersee ; les aboutissements de palatale lat. + *ata* ; les graphies des aboutissements de \bar{e} et \bar{o} lat. toniques devant palatale ; l'absence de consonne de liaison dans les groupes secondaires *n'r*, *l'r* ; les aboutissements de *-abulu*, *-abula*, *-abile* lat. ; l'article défini au cas régime masc. sing ; les aboutissements de *w* initial german. ; le sort de *t* final après voyelle accentuée ; les graphies des aboutissements de *u* lat. accentué devant nasale ; les pronoms accentués *illos* et *ecce-illos* ; la tendance à l'effacement des hiatus. Les chartes originaires de la région franco-provençale, du Bourbonnais, de la Bourgogne, de la Franche-Comté, du Jura bernois, de la Lorraine, du Luxembourg, de la Wallonie y sont, pour chaque sujet d'enquête, successivement

examinées. Par contre, les *scriptae* champenoises sont, elles, traitées en quelques pages seulement, vu que l'ancienne province de Champagne ne présente pas une unité linguistique, mais n'est qu'une zone d'interférences entre les différents dialectes avoisinants. Pour le domaine picard enfin, tenu en partie en dehors du présent ouvrage pour les raisons dites plus haut, seule est donnée une comparaison entre les graphies des plus anciens documents d'archives et les traditions graphiques ultérieures.

Il est impossible de résumer un ouvrage aux subdivisions à ce point multiples et même d'en présenter les conclusions. Il n'y a pas d'ailleurs de conclusion générale, mais seulement des conclusions partielles, et celles-ci sont aussi nombreuses que les cas étudiés, chaque fait de langue se révélant, après examen, conforme ou non à la norme linguistique approximativement établie pour la zone considérée par toute sorte de comparaisons et de recoupements. Le livre de M. Gossen est ainsi, pour la plus grande partie de son contenu, un vaste répertoire de la plupart des mots que l'on trouve dans les chartes, avec toutes leurs variantes graphiques munies de leurs références, classées par régions et sous-régions et par ordre déterminé de critères, suivies de statistiques et de pourcentages qui en indiquent le nombre absolu et la fréquence relative, accompagnées parfois de tableaux récapitulatifs (p. 74-75, 177, 296-300) ou de cartes (p. 112, 114, 156) montrant la répartition des graphies ou le cheminement des influences qu'elles ont exercées ou subies. Signalons aussi qu'on trouve par-ci, par là, au milieu de toutes ces énumérations, des considérations historiques (par ex. sur l'extension du domaine royal entraînant la prééminence de « la langue du roi » et son action sur les parlers provinciaux), des remarques de phonétique générale, des comparaisons et des rapprochements entre les différentes zones linguistiques, un très intéressant chapitre sur la force de rayonnement du picard pendant tout le moyen âge (p. 234-241), des commentaires philologiques de textes (en particulier de textes originaux du Jura bernois, p. 270-294 ; de textes champenois, p. 353-363), etc. Bref, tout cela fait un livre fort riche, instrument de travail désormais indispensable à tout philologue ayant affaire aux dialectes de la langue d'oïl.

Malgré tout, cet ouvrage n'est pas, et ne peut être, un travail définitif sur la langue des chartes du Nord de la France. Cela tient à ce que tous les documents que contiennent nos archives n'ont pas encore été publiés, que certains l'ont été défectueusement, que pour certaines régions le matériel utilisable n'est que fragmentaire, que pour d'autres les données de la *scripta* sont relativement tardives ; cela tient aussi à notre connaissance insuffisamment précise de la prononciation du moyen âge, à notre manque de renseignements sur l'origine et la formation des scribes, sur la part des traditions formulairees dans les chancelleries. Aussi M. Gossen lui-même ne présente-t-il encore ses *Skriptastudien* que comme des « essais » (p. 8).

Une dernière remarque : l'index qui termine le livre, et qui ne mentionne que les questions générales de phonétique ou de graphie qui ont été abordées, est insuffisant ; pour faciliter l'utilisation de ce volumineux répertoire que constitue l'ouvrage, il aurait été utile d'y ajouter un relevé de toutes les formes étudiées, ou tout au moins des mots chefs de file ou de leurs étymons latins, ainsi *deus* ou **dōs* (*duos*) pour les graphies *doi*, *dois*, *deu*, *deus*, *deuz*, *dous*, *douz*, etc. ; *signor*, *signor* ou *seniōre* pour les graphies *saingor*, *sangeor*, *segno(u)r*, *signo(u)r*, *signeur*, *seigno(u)r*, *saingno(u)r*, *sangno(u)r*, etc.

L.-F. FLUTRE.

Iorgu IORDAN, *Lingüistica Romanica, Evolución, corrientes, métodos*. Reelaboracion parcial y notas de Manuel ALVAR. Colección Romanica, Serie lingüística (Dirige : Antonio Quilis). Madrid, Ediciones Alcalá, 1967, xxii + 755 pages, 600 Ptas.

Cet important ouvrage parut pour la première fois en 1932 sous le titre *Introducere în studiul limbilor romanice*. En 1937 J. Orr en donnait une traduction anglaise révisée et annotée : *An introduction to Romance Linguistics, its School and Scholars*. En 1957, M. Iordan publiait une nouvelle édition, traduite en allemand en 1962, par W. Bahner, qui y ajouta quelques suppléments. C'est de l'édition roumaine de 1957 que M. Alvar donne aujourd'hui une traduction espagnole. En plein accord avec l'auteur il y a ajouté un certain nombre de paragraphes, qui se rapportent aux recherches des romanistes espagnols. Ces paragraphes sont intercalés dans le cours du livre et sont signalés par des crochets. L'ordonnance générale n'en est pas affectée.

Cette ordonnance est simple : quatre chapitres en tout. Le premier traite de la linguistique romane avant 1900, le second de l'école idéaliste et esthétique de Vossler, le troisième de la géographie linguistique, le quatrième de l'école française. L'ordre n'est donc pas tout à fait chronologique : seul le premier chapitre a vraiment sa place avant les autres, les trois autres parlent d'hommes et de faits qui ont été contemporains. Dans chaque chapitre la matière s'organise autour des romanistes qui ont illustré chaque tendance et dont sont présentées les idées et les œuvres ; des portraits rappellent les visages des principaux d'entre eux. Le nombre de faits, de dates, de jugements présentés dans ces pages et dans les nombreuses et longues notes est prodigieux ; une première lecture ne permet pas d'en épuiser la richesse. Il s'agit vraiment d'une « somme », qu'on aimera conserver à portée de la main.

Le massif central de l'œuvre est le troisième chapitre qui traite de la géographie linguistique. C'est la présentation la plus claire et la plus complète que je connaisse de l'œuvre de Gilliéron, de ses théories, de ses découvertes, des controverses qu'elles ont suscitées, des travaux de ses élèves et de cette postérité qui le continue aujourd'hui dans les divers pays romans. Comme je l'ai indiqué, M. Iordan procède souvent par portraits : les diverses parties du chapitre s'intitulent Gilliéron, G. Millardet, Ch. Bruneau, A. Terracher, O. Bloch, A. Dauzat, K. Jaberg, J. Jud, W. von Wartburg. etc. Il y met particulièrement en valeur l'œuvre de l'école suisse. L'importance que M. Iordan attribue à la géographie linguistique dans l'histoire de la linguistique romane réjouira tous ceux qui pensent que c'est bien là l'acquisition principale du premier quart du xx^e siècle et qu'il y a encore beaucoup à apprendre de la présentation cartographique des faits du langage.

Une autre caractéristique du livre est ce quatrième chapitre consacré à l'école linguistique française, celle qui se réclame de F. de Saussure et dont les représentants se nomment Antoine Meillet, J. Vendryès, Ferdinand Brunot, Maurice Grammont.

On attendrait un cinquième chapitre consacré aux tendances récentes de la linguistique, appliquées à l'étude des langues romanes. Il pourrait s'intituler « linguistique romane et linguistique structurale ». M. Iordan ne l'a pas écrit. Et j'ai cru découvrir la raison de cette absence dans la *Conclusion*. C'est une conclusion quelque peu désenchantée. M. Iordan remarque que les romanistes sont plus nombreux qu'ils n'ont jamais été, mais qu'ils se contentent de continuer dans les mêmes chemins que leurs aînés, spécialement ceux de la géographie linguistique et de la stylistique littéraire. Il les trouve trop timides

en face du structuralisme. Ne pourrait-on dire à leur décharge que beaucoup ont été saisis par l'urgence de certaines tâches : celle de consigner, pendant qu'il en est temps encore, ce qui reste des parlers populaires ; celle de produire au jour les documents d'archives, littéraires ou non ; celle de classer cette masse de faits dans des atlas, des glossaires, des recueils de textes ? Ce qui ne veut pas dire qu'ils ne consacrent pas une part de leurs temps à étudier ces documents. Et ici peut prendre son sens le regret de M. Jordan, dans lequel je crois lire un conseil, celui qu'on tienne davantage compte des méthodes du structuralisme.

La part de M. Alvar se trouve dans la traduction, mais aussi dans les nombreux passages où il traite des romanistes espagnols et aussi des nouveaux atlas linguistiques, notamment des atlas régionaux d'Espagne : atlas de l'Andalousie, de l'Aragon, de la Navarre, des Iles Canaries, atlas maritime, que nous devons à son labeur acharné.

Il ne m'est pas possible de parler ici avec plus de détails d'un tel livre. Je veux seulement ajouter que c'est un monument de savoir, et de savoir attrayant. M. Alvar a rendu un grand service à nos étudiants et à leurs professeurs en mettant à leur disposition cette œuvre magistrale.

P. GARDETTE.

Chronique des Ducs de Normandie par Benoit, publiée par Carin FAHLIN. Tome III, *Glossaire* entièrement revu et complété par les soins de Östen SÖDERGÅRD. Bibliotheca Ekmaniana Universitatis regiae Upsaliensis, 64. Uppsala, 1966, 172 pages.

On connaît bien la belle publication de la *Chronique des Ducs de Normandie* par Carin Fahlin, dont les deux volumes ont paru en 1951 (n° 56 de la Bibliotheca Ekmaniana, 631 pages), et en 1954 (n° 60 de la même collection, 641 pages). Lorsque la maladie, qu'elle avait admirablement surmontée, l'arrêta enfin, Carin Fahlin avait achevé ce grand ouvrage et elle avait aussi préparé le glossaire. Nous apprenons dans l'Avant-propos que ce glossaire n'était pas prêt pour la publication et que M. Södergård a dû le remettre sur le métier pour le compléter. Qu'il soit donc remercié de son travail. Le projet de C. Fahlin était de donner un glossaire « complet » de la *Chronique*. Il faut comprendre que tous les mots devaient être répertoriés, mais probablement pas toutes leurs formes ni toutes leurs références. Il aurait fallu un volume beaucoup plus gros pour les contenir toutes. Un rapide sondage fait dans un passage choisi au hasard (vers 9745 à 9780), m'a prouvé qu'il en est bien ainsi. Beaucoup des mots sont répertoriés mais certaines références font défaut ; d'autres sont répertoriés sous une forme voisine (par ex. *glorie* du vers 9773 répertorié sous *gloire*). Le Glossaire a été conçu pour aider le lecteur qui s'intéresse aux événements racontés, à la littérature, non pour satisfaire le linguiste. D'ailleurs, C. Fahlin, en corrigeant les formes les plus différentes du francien, pour rendre la lecture plus aisée, avait déjà choisi elle-même cette présentation moins favorable à l'étude linguistique. C'est dommage parce que le manuscrit de Tours qu'elle a publié présente d'intéressantes particularités dialectales. C'est le problème de l'édition des textes dialectaux qui est ainsi évoqué. On ne pourra les utiliser pour des études linguistiques que si l'éditeur respecte les graphies, toutes les graphies, avec leurs fautes réelles ou apparentes, et s'ils sont munis d'un glossaire aussi complet que possible. Ces remarques n'enlèvent rien à l'admirable travail de C. Fahlin : nous sommes trop heureux de posséder un texte aussi important dans une édition, somme toute, très satisfaisante. Et nous

remercions M. Södergård d'avoir publié le glossaire laissé en manuscrit avec le soin pieux que l'on doit aux œuvres des savants qui nous ont quittés.

P. GARDETTE.

R. ARVEILLER, *Étude sur le parler de Monaco*. Monaco, Comité national des Traditions monégasques, 1967, xx + 402 pages.

Le romaniste qui fait le projet d'écrire une monographie dialectale a soin, en général, de choisir un patois bien conservé et resté à l'abri de trop nombreuses influences extérieures. M. Arveiller s'est trouvé dans une situation bien différente lorsque, professeur au lycée de Monaco, il décida d'en étudier la langue. Là, pas d'unité : la ville fondée autrefois par les Génois, au voisinage de régions provençales et liguriennes, tour à tour sous domination italienne, puis française, a été ouverte à bien des émigrants et des idiomes divers. « Quand je parle à maman, je dis ainsi... Quand je parle à papa, ainsi... Quand je joue avec des camarades, je dis plutôt... » répondait un élève à M. Arveiller, en lui fournissant pour la même phrase trois traductions différentes. Sans doute existait-il un ancien parler moins contaminé de français ou d'italien. Mais ce vieux parler, presque plus personne ne s'en souvenait. Sans se décourager, M. A. se mit en quête de bons témoins, il en trouva cinq, dont l'un était presque centenaire. C'est avec eux qu'il a fait son enquête, complétée avec des témoins occasionnels, au nombre d'une vingtaine. Des documents recueillis il a tiré une étude linguistique (lexicologique et phonétique), qui lui a permis, en conclusion, de préciser l'histoire et notamment l'origine de ce parler. L'ouvrage est donc composé de trois parties : le vocabulaire (p. 1 à 138), l'étude lexicologique (p. 139 à 211), l'étude phonétique (p. 213 à 311).

Il ne pouvait être question pour M. A. de demander à ses témoins de fournir sur le champ la réponse à des questions. Il convenait d'user de patience et de ne se servir du questionnaire (celui de Jud et Jaberg dans l'*ALS*) que comme prétexte à conversation. Cette méthode lente, dont M. A. a pu user au cours d'un séjour de plusieurs années, a produit un résultat étonnant, puisque l'index des mots monégasques ainsi recueillis comporte 60 pages en deux colonnes, de 45 mots chacune, soit plus de 5 000 mots au total. Ce vocabulaire nous est présenté dans un ordre idéologique : l'homme, l'individu (corps, âges de la vie...), vie familiale et vie sociale, vie agricole, la nature. Une belle moisson de proverbes, de dictons, de devinettes complète ce trésor. Un index alphabétique facilite les recherches, bien que la longueur de certains paragraphes (il en est de deux pages) ralentisse parfois ces recherches. Le vocabulaire, réuni dans de bonnes conditions (M. A. nous avertit qu'il n'a retenu comme monégasques que les mots qui lui ont été fournis par au moins deux témoins de familles différentes), donne une base assurée à l'étude qui va suivre.

C'est d'abord une étude lexicologique. L'hypothèse de travail étant que le parler originel de Monaco est génois ou ligurien, M. A. a d'abord recherché quelle est l'importance relative des mots d'emprunts. Il a fait porter son examen sur le chapitre du corps humain (368 mots). Sur ces 368, 3 semblent empruntés au piémontais, 22 à l'italien, 34 au français, 53 au provençal, 30 soit au français, soit au provençal, soit à l'italien. Donc 142 emprunts sur 368 : 38 %. Ces proportions montrent l'importance relative de l'influence du provençal et du français à l'époque actuelle, en face de celle, plus ancienne, de l'italien.

Pour préciser davantage l'importance et les domaines de ces influences, M. A. a eu l'heureuse idée d'étudier les synonymes, qui sont particulièrement nombreux, doublets ou même triplets. Cette étude montre la très grande influence du provençal qui a fourni des mots dans les chapitres les plus populaires du lexique, ceux du corps, de la famille, et surtout celui de la vie rurale. Elle montre l'influence de l'italien sur la langue religieuse, et celle du français dans tous les domaines de la vie.

Le fond originel étant ligurien, M. A. a cherché enfin s'il y avait une région de la Ligurie qui ait plus particulièrement fourni à Monaco son lexique fondamental. Pour cela il a examiné les cartes de l'*AIS* qui présentent, en Ligurie, des types lexicaux différents pour une même notion. Cet examen, mené avec autant de précision que de finesse, a mis en lumière deux faits : plus on va vers l'est, plus les coïncidences avec Monaco se font rares ; la confrontation avec le vocabulaire de Vintimille, Pigna, Bordighera, montre que le monégasque est apparenté aux parlers liguriens les plus occidentaux, sans qu'il soit possible de préciser davantage.

L'étude phonétique, à laquelle je ne m'arrêterai pas, bien que son intérêt soit très grand, a permis à M. A. de préciser davantage les relations du monégasque. De tous les parlers de l'ouest de la Ligurie, c'est celui de Vintimille qui lui ressemble le plus. L'étude phonétique confirme et précise ainsi l'étude du lexique. Elle éclaire l'histoire de Monaco. En 1215 les Génois s'établissent sur le Rocher. Il fallait le peupler. Or, en 1222, Vintimille est vaincue et sans espoir ; ses habitants sont tout prêts à chercher fortune. L'étude du dialecte monégasque permet d'imaginer sans beaucoup de chances d'erreur, que ce sont ces gens de Vintimille qui vinrent alors peupler Monaco. Les relations avec les Turbiasques, l'influence des grandes langues dominatrices, l'italien puis le français, expliquent le mélange de parlers que l'on remarque aujourd'hui. Telles sont les conclusions que permet cette belle étude menée avec rigueur selon les traditions du comparatisme et de la géographie linguistique.

P. GARDETTE.

Ake GRAFSTRÖM, *Étude sur la morphologie des plus anciennes chartes languedociennes*. Acta Universitatis Stockholmiensis. Romanica Stockholmiensia 4. Stockholm, Almqvist & Wiksell, 1968, 185 pages.

On n'a pas oublié l'étude philologique et phonétique des mêmes chartes languedociennes, que le même auteur a publiée voici exactement 10 ans, ni le bon accueil que lui fit la critique. M. Grafström nous donne aujourd'hui la seconde et dernière partie de son œuvre. Le domaine est le même, il comprend l'Agenais, le Bas-Quercy, le Toulousain, l'Albigeois, le Narbonnais, le pays de Saint-Pons, le Lodevois, et aussi le Nîmois et l'Uzège. La période est celle qui s'étend de 1034 environ à 1200. Les documents sont ceux qu'a réunis M. C. Brunel. Le but est de déterminer les systèmes morphologiques, de constater les éventuelles différences régionales, de donner des explications.

Cette étude morphologique est tout à la fois plus facile et plus difficile que l'étude phonétique qui l'a précédée. Plus facile, parce que l'interprétation des graphies pose, me semble-t-il, moins de problèmes délicats. Plus difficile parce que les chartes de la période envisagée ne renferment pas toutes les formes, et qu'il est délicat d'interpréter des paradigmes incomplets et des formes représentées par un trop petit nombre d'exemples. Mais à d'autres points de vue M. G. affronte ici les mêmes difficultés que dans son premier

volume : datation du document, localisation, non de la charte ni du scribe, mais de la langue employée. Il a eu raison cependant de ne pas se décourager, car nous avons besoin d'analyses semblables à la sienne. Et si nous en possédions pour chacun des dialectes de l'ancienne France, nos connaissances ne seraient plus aussi vagues concernant les scripta, les langues communes (français commun, provençal commun, francoprovençal commun) et l'histoire de nos dialectes. L'essentiel est de savoir que de telles analyses valent surtout par les matériaux réunis et bien classés et que les interprétations sont nécessairement sujettes à révision.

Mais M. Grafström le sait bien. Du soin qu'il prend de réunir les documents, de recenser aussi les interprétations qui en ont été données et des objections qu'on peut leur faire je donnerai un seul exemple. Pages 25 à 29 (§ 4) il étudie l'article féminin *li* (cas sujet) qui, à la vérité, n'apparaît pas sous cette forme *li* mais qui doit se trouver dans les graphies *queil* (*que il*, *il* étant une graphie de *l* mouillé, donc de *li*) et *seil* (*se il*) d'un document de Lodève. Bien que M. Brunel ne range pas le Lodevois parmi les régions où il a rencontré l'art. fém. sujet *li*, M. Grafström pense que les deux graphies indiquées ci-dessus supposent l'existence de *li* et il les consigne précieusement. Et il pose à nouveau la question de l'origine de cette forme féminine, qu'on trouve aussi en francoprovençal et en vieux lorrain.

Comme j'ai eu l'occasion d'étudier le *li* francoprovençal, j'ai pris beaucoup d'intérêt à la lecture des trois pages dans lesquelles M. G. examine les explications qu'on en a données avant lui, réfute celles qui font venir *li* d'une analogie avec le possessif *mi*, *ti*, *si*, d'une palatalisation de *l* double de *illa* et accepte la plus commune qui voit dans *li* un nominatif refait d'après *qui*. Cet examen des théories entraîne M. G. en dehors de son domaine languedocien, puisque les possessifs féminins *mi*, *ti*, *si* ne s'y rencontrent pas. Ainsi son livre pourra être utile non seulement à ceux qui étudient la morphologie du languedocien mais à tous ceux qui s'intéressent à l'ensemble des dialectes occitans et de la Galloromania.

Pour appuyer la critique que M. G. fait de l'explication de *li* par *mi*, *ti*, *si*, je lui offre cette fiche francoprovençale. En vieux francoprovençal *mi*, *ti*, *si* fém. n'est jamais au cas sujet, mais toujours au cas régime, tandis que *li* est toujours sujet et jamais régime ; *mi*, *ti*, *si* ne s'emploient qu'avec des noms de personnes et seulement pour des personnes respectées, mère, épouse, sœur, jamais fille ou servante ; *mi*, *ti*, *si*, dont l'histoire est liée à celle de *midons*, sont dus à une mode littéraire, venue des troubadours ; on ne voit pas l'influence qu'ils auraient pu avoir sur l'article *li*. Je donne toutes les explications souhaitables pour le frpr. *mi*, *ti*, *si* dans un article sous presse. Et j'abandonne volontiers ce que j'ai dit p. 40 de mes *Études de géographie morphologiques* : « Le féminin singulier avait deux formes utilisées aussi bien au cas régime qu'au cas sujet : *ma*, *ta*, *sa* ; *mi*, *ti*, *si* ». Cette phrase n'avait pour appui que l'unique *si* de la Charte 903, § 26, mal interprété comme cas sujet, car c'est un cas régime : *tant quant toche si mullier*.

Il est temps de m'arrêter. Non sans avoir dit que cette étude de M. Grafström présente les mêmes qualités de précision dans la présentation des documents, de sagesse dans leur interprétation que sa précédente étude phonétique. Non sans avoir redit mon souhait que se lèvent des émules de M. Grafström qui nous donnent de semblables études pour les autres dialectes de la France.

P. GARDETTE.

Frank R. HAMLIN, Peter T. RICKETTS, John HATHAWAY, *Introduction à l'étude de l'ancien provençal*. Publications romanes et françaises, XCVI. Genève, Droz, 1967, 312 pages.

C'est un manuel, et destiné à ceux qui, ne sachant rien de la langue provençale, désirent arriver à lire les textes et non leur traduction. Le livre se compose : d'une introduction qui présente les faits principaux de la phonétique, de la grammaire, du lexique ; d'une anthologie des troubadours ; d'un glossaire. Les textes ne sont pas traduits, mais munis de notes abondantes et progressives. C'est-à-dire que le lecteur est invité à lire les textes dans un ordre qui est indiqué dans l'avant-propos : d'abord les vidas, ensuite les poèmes, en allant des plus faciles aux plus difficiles, les notes étant organisées de telle sorte qu'à aucun moment le lecteur ne doit rencontrer d'obstacle insurmontable. L'essai que j'ai fait m'a paru concluant et je crois pouvoir recommander ce livre à ceux qui désirent s'initier agréablement à la langue et à la littérature provençales. Mais les spécialistes se doutent bien qu'il ne leur est pas destiné et qu'ils ne trouveraient pas dans la petite grammaire du début une description complète de la langue des troubadours. Une bibliographie, p. 43 à 51, aidera le lecteur à pousser plus loin sa découverte de l'ancien provençal.

P. GARDETTE.

Manfred HÖFLER, *Untersuchungen zur Tuch- und Stoffbenennung in der französischen Urkundensprache*. Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie, 114 Heft. Tübingen, Max Niemeyer, 1967, 156 pages.

Le sous-titre de cet ouvrage précise les intentions de l'auteur : « Vom Ortsnamen zum Appellativum ». Dans une première partie il étudie les noms des étoffes qui sont dérivés des noms des villes ou des provinces où elles étaient fabriquées : villes des Flandres et des Pays-Bas, d'Angleterre, de la France du Nord, de la Bretagne, du sud de la France, d'Espagne, d'Orient, d'Italie, d'Allemagne. Dans une seconde partie, beaucoup plus courte, il étudie l'évolution qui transforme en appellatifs des noms de pays ou de villes. La documentation, empruntée aux textes médiévaux, spécialement les livres de comptes, est fort importante. Pour chaque nom l'auteur donne ses sources et s'essaie à une histoire du mot. Ainsi l'ouvrage apparaît-il comme un précieux répertoire de ces noms de tissus, avec toutes les indications que l'historien de la langue peut désirer. Certes on pourra toujours y ajouter, au fur et à mesure que l'on mettra au jour de nouveaux documents. C'est ainsi que l'auteur ne me semble pas avoir utilisé les *Nouveaux fragments du livre de comptes d'un marchand lyonnais* publiés par P. Durdilly dans notre revue, tome 26, p. 375-407. Cette remarque ne diminue pas la richesse de ce volume. Ajoutons qu'il fait ressortir la place que tenaient alors la draperie des Flandres ou du nord de la France, ainsi que les étoffes d'Orient, en face du peu d'intérêt suscité par les tissus en provenance d'Italie, d'Espagne ou du sud de la France. La *Contribution à la terminologie des tissus en ancien français* de Kurt Zangger était vraiment bien pauvre en noms provenant des noms des villes ou des provinces. L'étude de M. Höfler comble fort heureusement cette lacune.

P. GARDETTE.

Louis REMACLE, *Documents lexicaux des archives scabinales de Roanne (La Gleize) 1492-1794*. Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège. Fascicule CLXXVII. Paris, Belles-Lettres, 1967.

La Gleize, grâce à M. Remacle, est devenue un des hauts lieux de la dialectologie.

Comme autrefois A. Duraffour envisageait le domaine francoprovençal depuis son village de Vaux-en-Bugey et voyait du haut de cet observatoire s'organiser tout autour et rayonner jusqu'aux Alpes et au Jura les diphtongaisons et les palatalisations, M. Remacle a étudié longuement le parler de La Gleize pour mieux comprendre ensuite les autres parlers de Wallonie. Dès 1937 M. Remacle avait donné ce « tableau ethnographique et dialectologique » que constitue *Le parler de la Gleize*. Puis ce furent, de 1952 à 1956, les trois volumes de la *Syntaxe du parler wallon de la Gleize*, qui renferment, à propos de La Gleize, ou plutôt à partir de La Gleize, une syntaxe des parlers de Wallonie. Cependant, au cours de ses lectures des documents d'archives, M. Remacle amassait un trésor de vieux mots. Ainsi se constituait peu à peu un lexique wallon de La Gleize pour une période antérieure aux véritables dictionnaires wallons. C'est ce lexique qui forme la partie la plus importante du présent ouvrage (p. 95 à 438). Il compte à peu près 2 400 mots, dont les plus précieux datent du milieu et de la seconde moitié du XVII^e siècle. Les mots wallons sont classés sous la forme qu'ils ont ou qu'ils auraient aujourd'hui à La Gleize ; les mots français sont imprimés en caractères romains ; les hybrides, ni purement français ni purement wallons sont marqués du signe °. Chaque article renferme les citations, puis de brèves indications historiques avec références, surtout à J. Haust, à E. Renard et au *FEW*. Des rubriques onomasiologiques permettent de regrouper les articles qui concernent un même sujet : attelage, calendrier, charrue, corps humain, tissus... En préface à ce lexique, M. Remacle publie (p. 43 à 93) un certain nombre de textes, spécialement des inventaires, mais aussi des procès, une « remarque » sur le temps et une amusante « querelle ». L'ouvrage présente les qualités de savoir, de précision, de probité auxquelles M. Remacle nous a habitués. Il est très élégamment présenté dans la belle collection de Liège.

P. GARDETTE.

Jacques DU FOUILLOUX, *La Vénérerie et l'Adolescence, éditées avec introduction, glossaire et 100 gravures sur bois d'après l'édition princeps de 1561*, par Gunnar TILANDER. Karlshamn, 1967, 330 pages, 60 couronnes suédoises.

M. Tilander continue sa collection de textes de vénerie par ce très beau volume (*Cynegetica* XVI), qui contient l'œuvre célèbre de J. du Fouilloux, ainsi que le charmant poème intitulé *L'Adolescence de Jacques du Fouilloux, escuier, seigneur dudit lieu, en Gastines, pays de Poitou*. Le texte de la *Vénérerie* reproduit celui de l'édition princeps, de 1561, les gravures sont celles de l'édition de 1585, elles reproduisent fidèlement celles des éditions antérieures. Le glossaire, fruit de plus de 30 années de recherches, est d'une grande richesse, il occupe les pages 184 à 321. En dehors de l'intérêt qui s'attache à ce texte, l'édition qu'en donne M. Tilander constitue une importante contribution à l'histoire du lexique français. Il n'est pour s'en assurer que de feuilleter ensemble le glossaire et le dictionnaire de Huguet.

P. GARDETTE.

K.-H. SCHROEDER, *Einführung in das Studium des Rumänischen Sprachwissenschaft und Literaturgeschichte*. Berlin-München, Erich Schmidt, 1967, 159 pages.

Il s'agit bien d'une introduction : le texte des divers chapitres est bref, mais d'abondantes bibliographies permettent un complément d'information, et des cartes parfaitement

claires fixent la pensée. Le livre est divisé en deux parties : la langue, la littérature. La partie linguistique, p. 16 à 73, se subdivise en un chapitre historique (le substrat, la romanisation, la conservation, l'influence slave, l'influence des autres parlers) et un chapitre systématique qui traite des divisions actuelles du domaine, de la phonétique, de la morphologie et de la syntaxe. La partie littéraire occupe les pages 74 à la fin. Un bon manuel qu'on aimera avoir auprès de soi.

P. G.

Dag NORBERG, *Manuel pratique de latin médiéval*. Connaissance des langues, vol. IV. Paris, Picard, 1968, 212 pages. 26 F.

Les étudiants d'aujourd'hui ont dans leur malheur quelque chance : s'ils ne trouvent pas toujours de place dans les amphithéâtres, leurs maîtres préparent pour eux d'excellents manuels, plus véritablement « pratiques » que ceux d'autrefois. Déjà, dans cette collection que dirige Henri Hierche, M. Raynaud de Lage a donné un manuel de l'ancien français par les textes. M. Dag Norberg procède de la même façon : après une « brève histoire du latin médiéval » (p. 13 à 92), qui commence au bas-empire et qui traite séparément des pays romans et des pays non romans, qui se trouvaient dans des situations différentes vis-à-vis du latin, il présente un certain nombre de textes qu'il traduit et dont il commente la langue dans des notes. C'est d'abord un sermon de saint Césaire d'Arles, puis des lettres, des hymnes, des récits d'histoire, des séquences, des textes de prose. La lecture d'un tel livre est tout aussi attrayante qu'enrichissante, et l'on ne sait ce qu'on apprécie le plus de la science de l'auteur ou de l'élégance de cette présentation.

P. G.

Gertrud SCHUMACHER DE PEÑA, *Lateinisch cap(p)ulare in Romanischen*, Bonn 1967 (n° 23 de la collection *Romanistische Versuche und Vorarbeiten*, Romanisches Seminar der Universität Bonn).

M^{me} G. SCH. de P. reprend, en les développant, les explications étymologiques « absolument non conventionnelles et surprenantes » que son Maître H. Meier avait exposées rapidement dans la revue *Romanistisches Jahrbuch* (Hamburg), XI (1960), p. 298 à 309.

Voici très schématiquement les hypothèses de Meier : du lat. *capulus* (= lasso, corde) et de *capulare* (= lier) viendraient les mots romans du type français 1) *grappe*, 2) *échapper*, 3) *gerbe*, 4) *javelle*, 5) *javelot*, 6) peut-être les termes techniques, agricoles *cheval*, *chevalet*, *cavalier*, *chèvre*, *chevrette*, avec plus ou moins grande influence des noms des animaux correspondants par étymologies populaires (cf. à ce sujet les mots franc., prov., ital. dans *FEW* II, 11 a et 12 a, 299 b-301 a).

M^{me} G. Sch. de P. reprend à son compte les cinq premières hypothèses de Meier, sauf qu'elle exprime certaines réticences à propos de *javelot* : dans son hésitation elle donne autant de poids à l'étymologie proposée par Meier (< *capulu*) qu'à celle qui traditionnellement fait venir le mot du celtique.

L'auteur de notre livre ne dit pas un mot de la dernière hypothèse de Meier, celle concernant les termes techniques *cheval*, *chèvre*, etc. Pourquoi ? parce qu'elle lui paraissait invraisemblable ? Dans ce cas il fallait le dire. Pourtant on peut imaginer raisonnablement un lien entre ces termes d'une part et p. ex. *gerbe* et *javelle* d'autre part.

Par contre M^{me} G. Sch. de P. (chap. V p. 141) ajoute une hypothèse qui est le résultat de ses recherches personnelles : il s'agit des familles de mots romans dont le radical est *krap(p)-*, *krep(p)-*, qui signifient « bande de rochers, rochers » et qui, en partie tout au moins, viendraient également de *capulu* ; à ce sujet elle rappelle que dans les Alpes des héritiers du lat. *cingulum* (p. ex. *Tschingel*) signifient également « bande de rochers, rochers », et que le lat. *vitta* (= bandelette) a donné en ital. *vella* (= cima, vertice di monte, Dante).

En « Excurs » p. 164 (une annexe qui aurait gagné à être davantage séparée du texte qui précède pour éviter toute ambiguïté dans une lecture un peu rapide), l'auteur traite des dérivés d'un homonyme de *capulare*, le *capulare* qui signifie « trancher, couper ». C'est à ce deuxième *capulare* qu'elle rattache, entre autres, certains dérivés de la famille *krap(p)-*, *krep(p)-*, rappelant une dérivation semblable en latin dans *saxum* à côté de *secare* et *rupes* à côté de *rumpere*.

En ce qui concerne le fond des problèmes étymologiques soulevés par ce livre, nous trouvons fort intéressante la priorité donnée aux liens sémantiques (p. 80, 98, 107) et aux faits de civilisations (surtout p. 63-64, 119, 120-121). Les étymologistes traditionnels font venir du germanique des termes comme *grappe* (de raisin), *gerbe*, termes qui pourtant seraient pan-romans et qui, le premier surtout, ne peuvent guère être attribués à l'influence germ., malgré les explications souvent fort embarrassées et discutables données par le FEW ou par Corominas.

Peut-être pourrait-on reprocher à Meier et à M^{me} Sch. de P. de passer trop facilement sur les difficultés phonétiques. Leurs hypothèses, sur ce point, sont hardies, « plausibles » seulement, comme ils le reconnaissent eux-mêmes, et on aimerait trouver quelquefois une argumentation un peu plus solide pour les métathèses, sonorisations et substitutions de consonnes auxquelles ils font appel. En fin de compte ils ont raison de dire qu'il y a encore bien des domaines et des époques que la phonétique historique n'a pas complètement explorés. Bien sûr. Mais est-ce que, a priori, les découvertes ultérieures abonderont forcément dans leur sens, comme semble l'admettre Meier p. 303 lorsqu'il dit « Die Prognose für eine solche Lösung ist als günstig zu bezeichnen » ?

Pourtant, répétons-le, les étymologies proposées sont très intéressantes et dorénavant les dictionnaires étym. ne pourront plus les ignorer.

M^{me} Sch. de P. nous permettra-t-elle quelques remarques de détail ? On est quelquefois pour ainsi dire écrasé par la documentation lexicographique et de géographie linguistique. La fréquence et le volume des notes par rapport au texte (surtout p. 82 à 88) sont souvent gênants.

P. 46 (ligne 17) l'auteur contredit à tort son affirmation de la p. 44 (ligne 13) : Bloch et v. Wartburg (éd. 1964) font bien venir le fr. *cable* du normand et non de l'occitan.

P. 72, 91, 93, etc. nous sommes surpris de voir des mots frioulans, p. 94-95 des mots de l'Engadine et p. 126 des mots vaudois présentés sous le titre « dialectes italiens ». Sans doute une question de présentation due à l'AIS ? Qu'on nous pardonne ces petites chicanes propres à tout compte rendu et qui d'ailleurs ne prétendent pas porter atteinte à la valeur de l'ouvrage.

Strasbourg.

Georges MERK.

Otto DUCHÁČEK, *Précis de sémantique française*, Opera Universitatis Purkynianae Brunensis, Facultas Philosophica, Brno, 1967, 260 pages.

Faisant preuve de connaissances très étendues et solides et au courant des travaux les plus récents concernant la sémantique, M. Otto Ducháček, professeur à l'Université de Brno (Tchécoslovaquie), présente, dans son *Précis de sémantique française* qui vient de paraître, une conception originale des principaux problèmes lexicologiques auxquels il a déjà auparavant consacré toute une série d'articles, études et monographies. Le présent ouvrage est très riche en exemples (l'index des mots occupe plus de 40 pages, soit à peu près 2 500 mots), dont le choix allant de la littérature classique jusqu'aux calembours et néologismes les plus récents tirés de la presse et de la conversation quotidienne, voire même de l'argot et des langages spéciaux, prouve non seulement le désir de l'auteur d'épuiser la matière dans tous les détails, mais aussi le plaisir qu'il trouve à s'occuper de la question. Il a non seulement l'avantage d'être aussi complet que possible, mais encore celui d'exposer les faits observés avec une parfaite lucidité et clarté et de les grouper selon une conception originale et dans un sens très poussé de l'analyse linguistique. En effet, les listes que l'auteur dresse des facteurs intervenant dans la formation et le renouvellement incessant du lexique, aussi bien que la différenciation souvent très minutieuse des phénomènes à première vue très proches, rendent la lecture du *Précis* de M. Ducháček, écrit en un français très soigné, tout à fait convaincante. Signalons, en particulier, le chapitre consacré aux divers types et degrés de synonymie (pages 55-68) où l'auteur, en s'appuyant sur les conclusions de son étude *Différents types de synonymes* (*Orbis* XIII, 1964), distingue d'abord les synonymes absolus et partiels, ensuite les synonymes parfaits et approximatifs, ces derniers étant subdivisés en synonymes stylistiques (syntactico-phraséologiques, expressifs, fonctionnels et spéciaux) et les synonymes sémantiques ; celui sur l'homonymie et la polysémie (pages 68-83 — voir aussi l'article publié par l'auteur sous le titre *L'homonymie et la polysémie* dans *Vox romanica* 21, 1, 1962), comme exemple de l'effort de l'auteur de trouver le moyen de classer les faits et de les distribuer en groupes adéquats.

L'avantage de l'étude de M. Ducháček consiste aussi dans la possibilité qu'il a de confronter ses vues non seulement avec les opinions des linguistes français, anglais ou allemands, mais aussi avec celles des linguistes soviétiques, polonais, hongrois et autres, ce qui lui permet d'aller plus au fond de la question. A ce sujet nous voudrions rappeler surtout ce qu'il dit des champs linguistiques (voir ici pages 30-38, mais aussi sa monographie, *Champ conceptuel de la beauté en français moderne*, Prague, 1960) et de leur répartition en champs de mots et d'idées, champs morphologiques, syntagmatiques, conceptuels et contextuels.

Si la solution du problème des structures lexicales telle qu'elle apparaît dans le *Précis* de M. Ducháček nous semble être d'une importance primordiale, nous ne voudrions pas passer sous silence les autres questions qu'il traite, l'antonymie, l'attraction lexicale, la tendance de motivation et la conscience étymologique. Rappelons encore le chapitre sur la conversion et la transposition qui, tout en traitant un sujet touché à plusieurs reprises par différents auteurs, n'en est pas moins un exemple du souci d'exposer aussi complètement que possible les faits y appartenant et d'en présenter une énumération exhaustive ce qui est caractéristique pour la méthode de travail de M. Ducháček. Les conclusions que l'auteur tire de ses analyses, bien que modestes par leur étendue,

peuvent certainement très bien servir à tous les linguistes qui orientent leurs recherches vers les problèmes de sémantique en provoquant en eux le désir d'élucider encore davantage le jeu complexe des tendances qui se manifestent dans les modifications et changements sémantiques, tant du point de vue des faits externes qu'internes, dans les rapports de l'évolution phonétiques et l'autonomie sémantique des mots, etc. En somme, nous croyons bien que le *Précis de sémantique française* de M. Ducháček, aussi bien par sa conception générale et sa réalisation que par un souci bien réussi de classer et de délimiter les faits et les facteurs constatés au cours de l'analyse, constitue un apport précieux à la connaissance de la question.

Josef DUBSKÝ.

Giuliano GASCA QUEIRAZZA S. J. : *Documenti di antico volgare in Piemonte*; fasc. 1 : *Le « Recomendaciones » del Laudario di Saluzzo* (1965, 43 p.); fasc. 2 : *Gli Ordinamenti dei Disciplinati e dei Raccomandati di Dronero* (1966, 128 p.); fasc. 3 : *Frammenti vari da una Miscellanea Grammaticale di Biella* (1966, 59 p.). Editore : Bottega di Erasmo, Torino.

Mancano le edizioni critiche moderne di testi dialettali un po' dappertutto. Per il Piemonte, dal 1900 in poi uno solo ne sarebbe stato pubblicato, secondo il padre Gasca Queirazza (credo si tratterà dunque dei brevi frammenti dei *Parlamenti ed Epistole* editi dal Bertoni nel 1910). L'autore, che insegna alla Facoltà di Magistero di Torino, si propone di rimediare. Le sue parole introduttive sono per lo meno molto promettenti : « per dare l'avvio a un risveglio in questo campo e stimolare le ricerche negli archivi e nei depositi pubblici e privati, inizio a pubblicare i testi inediti o solo parzialmente editi che sono a me noti. In un secondo tempo mi propongo di raccogliarli, con quelli già editi (sottoposti ad una scrupolosa revisione), in un volume, che permetterà o faciliterà lo sguardo d'insieme e costituirà la documentazione della Storia da scrivere » (fasc. 1, p. 5). Per dire la verità mi aspettavo, dopo quella professione di fede, un opus magnum. Nonostante tutte le qualità dei tre fascicoli già pubblicati, tale introduzione piuttosto pomposa non si lascia giustificare.

Non avendo avuto sottomano gli originali, non posso dir niente dell'edizione stessa, che però mi sembra molto curata, con informazioni precise sui manoscritti. Il padre Gasca Queirazza è prima di tutto ottimamente versato nella bibliografia e conosce ogni riga delle opere in cui si accenni ai suoi testi. A volte tali informazioni mi sembrano perfino leggermente eccessive, e in discrepanza con l'ampiezza modesta del brano pubblicato.

Ogni testo è preceduto da un'introduzione trattante minuziosamente il contesto culturale (in genere religioso) nel quale è sorto.

La preparazione storica dell'autore vi si rivela solidissima. I due primi fascicoli sono consacrati a testi provenienti dagli ambienti dei Disciplinati. Le 18 'Recomendaciones' in volgare, inserite nel testo latino delle 'officia' della confraternita di Saluzzo, testo in prosa della seconda metà del quattrocento, occupano appena 150 righe. Il secondo fascicolo invece, con alcuni testi dei Disciplinati e Raccomandati di Dronero, contiene 465 righe in volgare, con in calce la versione latina di una parte di esse. L'introduzione stabilisce, molto chiaramente e con molti rimandi convincenti, la differenza fra Disci-

plinati e Raccomandati (questi ultimi formavano come un terzo ordine offrente accesso, sotto certe condizioni, ad una promozione al grado di disciplinato) ¹.

Il terzo fascicolo non ha la coesione che caratterizzava gli altri due : contiene di tutto. Oltre a nove proverbi e sentenze del XIV sec. (p. 18-24), ad alcuni appunti in volgare sui 'temi' de tradurre in latino e sui verbi piemontesi contenuti nelle grammatiche per l'insegnamento del latino (sic!) (p. 24-42), e ad un frammento purtroppo cortissimo (14 versi) ma molto bello di una passione biellese (p. 47-51), comprende delle note lessicali sparse trovate nello stesso manoscritto di Biella (p. 42-47) e alcune glosse al Dottrinale di Mayfredo di Belmonte. Anche queste glosse, che sarebbero vercellesi e di venerabile antichità — l'editore pensa agli anni 1225-, sono brevissime.

Ogni testo o frammento è seguito da appunti fonetici e grammaticali, e, almeno per i due primi fascicoli, da un lessico completo di tutte le voci. Ciò che manca però è l'interpretazione linguistica dei materiali pubblicati. L'autore analizza i testi da lui editi, ma non compara quasi mai le loro particolarità linguistiche con altri testi già pubblicati, con i dati dei dialetti odierni, ecc. Nei lessici esaustivi manca perfino la traduzione, che sarebbe necessaria almeno per alcuni termini. Gli appunti lessicali sono troppo scarsi ².

Ho l'impressione che il padre Gasca Queirazza, che è tanto ben preparato per far l'edizione critica dei testi in antico piemontese, dovrebbe limitarsi all'edizione stessa ed alle introduzioni sui manoscritti e sull'ambiente nel quale sono comparsi i testi. Potrebbe cercarsi dei collaboratori per il commento linguistico stesso, i compiti essendo troppi per una sola persona.

Trovo un vero peccato che vadano pubblicati i *Capitoli* di Dronero, a Torino, appena un anno dopo che il medesimo testo è stato pubblicato, come tesi di laurea, e lo stesso a Torino, senza che il padre Gasca Queirazza abbia preso il tempo necessario per esaminare più a lungo la tesi di 'quel valente giovane (che) giunge (a conclusioni) assai diverse da quelle qui esposte' (fasc. 2, p. 23). Quando tanti testi rimangono sconosciuti, fa pena sentire che due studiosi possono lavorare nella stessa città su un unico manoscritto senza conoscersi prima che uno dei due sia arrivato col suo lavoro 'nell'ultimo stadio di bozze impaginate, (*ibid.*). Senza collaboratori, neanche il padre Gasca Queirazza arriverà a portare a buon termine il suo pur utilissimo lavoro ³.

Hugo PLOMTEUX.

P. Giovan Battista MANCARELLA O. F. M., *Il dialetto di Gubbio nel Trecento* (Tesi di laurea presentata alla Facoltà di Lettere e Filosofia dell'Università di Friburgo, Svizzera). Manduria, Tipografica Manduriana 1964, 104 p.

Per il suo lavoro, svolto sotto la direzione del Castellani, il P. Mancarella ha fatto lo

1. Cfr. gli atti del convegno speciale di Perugia (1960): *Il movimento dei disciplinati nel settimo centenario dal suo inizio*, ed. Deputazione di Storia Patria per l'Umbria, Perugia, 1962.

2. Segnalo che a Torino un lavoro sul lessico dell'antico piemontese è in preparazione (o forse già compiuto) a cura della Sign. a Anna Maria Novarese (cfr. *Bali* NS 13-14 [1966, ma 1967] 52). Non ne conosco il valore.

3. Non ho ancora visto il lavoro di Giuseppe Pacotto, C. Brero e R. Gandolfo, *La letteratura in piemontese dalle origini al Risorgimento*, Torino, Bottega d'Erasmus (1968?), XVI + 728 p. Non posso dunque giudicare del valore dell'edizione dei testi ivi pubblicati e annotati.

spoglio fonetico e morfologico di una quindicina di scritti eugubini in volgare in parte ancora inediti e scoperti negli archivi di Gubbio. Questi testi inediti — di gran lunga i più importanti — sono tutti non letterari e assai copiosi, tanto da contenere un numero sufficiente di materiali. Fra i testi già pubblicati, invece, ci sono anche dei brani letterari, come quelli del codice 477 della biblioteca nazionale Vittorio Emanuele di Roma (Codex VE 477), importanti ma linguisticamente poco sicuri, sia forse perchè leggermente posteriori alle altre fonti, e tipici dunque del periodo di transizione (cfr. p. 27-29 e passim).

Dopo la descrizione dei manoscritti e dei testi già editi prima (p. 9-22), l'autore tratta successivamente la fonologia (p. 23-73) e la morfologia (p. 74-103). Manca purtroppo una conclusione in cui l'autore avrebbe potuto riprendere, in un modo succinto, le caratteristiche più rilevanti dell'eugubino trecentesco, confrontandolo già (provvisoriamente) con l'antico umbro in genere e col dialetto odierno di Gubbio. Tali rimandi sono fatti, attraverso tutto il lavoro, ma si sente la mancanza di una sintesi, per quanto fosse già realizzabile naturalmente, il campo delle ricerche essendo molto limitato geograficamente e cronologicamente. Nel frattempo il P. Mancarella stesso ha però brevemente comparato l'eugubino del trecento a quello odierno in una conferenza verosimilmente ancora inedita¹; ne terremo conto in ciò che segue.

L'eugubino ha evoluto abbastanza durante i quattro secoli. Fra i problemi più rilevanti ci sono quelli della interdipendenza dei dialetti umbri e di quelli toscani. Il dittongamento, l'esito di *-ariu* sono i fenomeni più interessanti per risolvere tale questione. Mentre nei testi medievali umbri il nesso *-ri-* segue l'evoluzione toscana (*gennaioio*, *febraio*, *centonaio*, ecc.; cfr. p. 65), adesso vi si sente molto spesso *-aro*, fatto dovuto all'influsso romanesco-meridionale non soltanto a Gubbio ma in tutta l'Umbria. Un fatto analogo lo troviamo nell'assimilazione di *-nd-* > *-mm-* e *-nd-* > *-nn-*, fenomeno sconosciuto del tutto per *-mb-* e quasi del tutto per *-nd-* nell'eugubino antico (cfr. esempi p. 60-61), mentre ormai l'assimilazione è molto frequente, almeno per il nesso *-nd-*. Anche qui notiamo una spinta più forte dell'influsso meridionale. Nel vocalismo tonico, il dittongamento di *ɛ* era costante, nel trecento², quello di *ɔ* era frequente ma non generale (p. 23 ss.). Nel dialetto moderno solo il dittongamento di *ɛ* è di regola³.

In certi altri casi, — come per lo scempiamento delle doppie, l'evoluzione del nesso *-ci-* — il valore fonetico delle grafie medievali non è abbastanza sicuro per trarne delle conclusioni. Il vocalismo atono era molto fluttuante — è lo più o meno in ogni dialetto, ancora oggi —, ma in genere si avvicinava molto a quello di Città di Castello (con la quale Gubbio sembra abbia o abbia avuto molte somiglianze linguistiche).

Anche se i materiali raccolti dal P. Mancarella non indicano sempre chiaramente le

1. *Il dialetto di Gubbio: testimonianze medievali e inchieste moderne*, comunicazione tenuta il 29 maggio 1967 a Gubbio, durante il *Quinto Convegno del Centro di Studi Umbri*.

2. Non oseremmo però mettere fra gli esempi di dittongamento delle parole come *cielo* o *ciechi*, che in se stesse non provano niente.

3. Interessanti sono anche gli appunti sul supposto dittongamento di *e* in *ei*, problema già intravisto dal Reinhard e ripreso da Arrigo Castellani. Il P. Mancarella non ne ha trovato nuovi esempi, e conclude che verosimilmente non si sarà mai pronunciato *ei* a Gubbio, e che dunque dovrà trattarsi di un fenomeno puramente grafico (lo si incontra unicamente nel Codex VE 477, che è — come si sa — molto impuro). Da notare anche gli esempi di evoluzione anafonetica, p. 30-31, per la quale si vedano anche gli esempi

particolarità fonetiche di Gubbio (ciò vale anche per la morfologia, poichè in genere anche in morfologia le oscillazioni sono prevalentemente di carattere fonetico), essi permetteranno di arricchire di notevoli sfumature gli studi più generali, e di fissare, un po' alla volta, la storia delle evoluzioni fonetiche nell'Italia mediana del medioevo (lavoro già intrapreso dal Castellani).

Già ora si vede però che l'influsso venuto dal Meridione è stato ingente soprattutto in epoca più recente, che molte particolarità tosco-umbre riscontrate ancora nei testi eugubini del trecento sono ormai scomparse e vengono progressivamente sostituite da esiti corrispondenti romaneschi. Abbiamo pochi studi approfonditi sulla zona; quelli del compianto Toni Reinhardt erano soltanto frammentari, incompiuti, mentre il Castellani non ha ancora pubblicato che una piccola parte dei suoi copiosissimi materiali per il medioevo. Speriamo intanto che lo studio dei dialetti odierni non vada troppo negletto, poichè i manoscritti non potranno mai darci altro che un riflesso vago e molto approssimativo della parlata viva. L'Umbria finora è stata troppo trascurata dai linguisti, con la scusa non giustificata che vi si parla un dialetto non tanto dissimile dall'uso toscano. Lo studio del P. Mancarella potrebbe essere sprone anche a tali indagini.

Hugo PLOMTEUX.

Ettore GALLI : *Dizionario pavese-italiano* (Studia Ghisleriana = Pubbl. dell'Associazione Alunni del Collegio Ghislieri in Pavia) Pavia, 1965, xxvi + 581 p.

Non ci sarà, per tutta l'Italia settentrionale, nessun lessico dialettale pubblicato in questo secolo che valga quello del Galli. E' ammirevole sotto ogni punto di vista. Ha un numero impressionante di voci, di espressioni, sempre con almeno due o tre esempi, con l'indicazione del valore (oserei dire) sociale della parola — popolare, plebeo, civile —, con l'indicazione geografica — distinzione fra la parlata centrale, fra quella borghigiana periferica, quella più rustica della campagna circostante, quella degli ortolani in genere. Se una parola è antiquata, il Galli lo nota. Il materiale è inoltre ottimamente trascritto — se non mi sbaglio è l'unico dizionario dialettale italiano destinato ad un pubblico largo e lo stesso scritto interamente in grafia fonetica rigorosa e limpida. Il lavoro rende superflua ormai la consultazione delle opere dei predecessori del Galli — salvo forse per le illustrazioni molto utili che contiene il *Nuovo vocabolario pavese-italiano* (1935) di Aristide Annovazzi e che non sono riprese dal Galli.

Quali erano i predecessori e quale era lo scopo dei loro lavori lessicografici? Carlo Gambini, che pubblicò una prima edizione del suo *Dizionario domestico pavese-italiano* nel 1829, scrive nella prefazione alla 2ª ed. (1850) che, « essendo scopo di questo vocabolario il rendere facile l'uso della lingua italiana... questi modi servono allo scrivere italianamente, o giovano alla intelligenza degli scritti ». I suoi lavori (l'ultima edizione uscì nel 1879 come *Vocabolario pavese-italiano*) non contengono esempi nè voci tecniche. Nel frattempo era stato pubblicato un piccolo *Dizionario pavese-italiano* (1874) di Rodolfo Manfredi, contenente già più espressioni ed esempi. Passando sotto silenzio il *Vocabola-*

del Castellani, *Sulla formazione del tipo fonetico italiano* in *Studi linguistici italiani* (Friburgo) II (1961) 24-38 (ivi anche la definizione di anafonesi che è « un'evoluzione vocalica particolare (*i, u* toniche in luogo di *e, o*) dovuta all'influsso del consonantismo seguente », p. 24).

rietto pavese e lomellino di Arrigoni e Ravetta (1923) si arriva al già menzionato *Nuovo vocabolario pavese* (1935) di Aristide Annovazzi, buon poeta dialettale che cercava di rendere fedelmente la sua parlata nativa di Borgo Ticino — Pavia. Questo contiene già un gran numero di voci rustiche, ha delle definizioni molto più chiare di quelle dei suoi predecessori, ha delle illustrazioni tutto come ad esempio il *Dictionnaire liégeois* del Haust. Il lavoro dell' Annovazzi era stato presentato da Gino Bottiglioni, e rende degli ottimi servizi.

Non so quando Ettore Galli abbia cominciato il suo lavoro di lessicografo. Nella bibliografia appare già una sua monografia su *La casa di abitazione a Pavia e nelle campagne*, del 1901. Conoscevo di lui già alcuni testi in vernacolo e, naturalmente, i *Testi in pavese orientale* in trascrizione fonetica pubblicati in *Vox Romanica* 13 (1954), 302-366. Già da allora il Galli aveva cominciato a collaborare con glottologi di formazione, adottando fra l'altro un sistema di trascrizione chiaro e scientifico. I testi di *Vox Romanica* sono scritti nel dialetto di Barona (comune di Albuzzano), cioè in pavese orientale, molto rustico (il dialetto nativo dell' autore). Lì un buon numero di disegni di oggetti agricoli illustravano anche le parole citate, poichè i brani sono tutti folti e stracarichi di parole tecniche (lessico del bottaio, del carraio, del fabbro, delle risaie, ecc.).

Nel dizionario invece la parlata è unicamente quella pavese *sensu stricto*. L'autore ha notato soprattutto l'uso dei sobborghi, essendo vissuto egli stesso per molti anni in Borgo Calvenzano. Il Galli è convinto come pochi che « solo nel discorso il vocabolo vive, solo nella frase » ; non c'è dunque parola nel suo dizionario che non abbia la sua frase, il suo esempio, schiettamente dialettali. Anche qui, come nei testi in pavese orientale, i vocaboli dell' artigianato sono innumerevoli. Alcune voci non sono state sentite dal Galli stesso, ma riportate su testimonianza di qualche testo dialettale o del dizionario dell' Annovazzi. Per queste parole, l'autore indica sempre la sua fonte e, naturalmente, non è in grado di darne la pronuncia esatta. Il suo lavoro è estremamente scrupoloso, e gli sbagli tipografici — se ce ne sono — devono essere rarissimi ; la presentazione è perfetta.

Ettore Galli è stato secondato, almeno per la presentazione dei suoi materiali, da Piero Meriggi, ordinario all'Università di Pavia, e dal Heilmann, pavese egli stesso. Ciò spiega non solo il valore speciale delle indicazioni etimologiche che accompagnano i lemmi, ma anche la cautela che vi si manifesta, e la loro concisione. Il Galli non ha trascurato alcuna occasione per perfezionare il suo lavoro, per mettere in pieno rilievo i risultati delle sue inchieste. Ammirevole è anche che abbia speso tutto il suo tempo per dedicarsi completamente, e per chissà quanti anni, al suo dizionario che, con quello pisano di Giuseppe Malagòli, è fra i più bei contributi alla lessicografia dialettale dell' Italia centrale e settentrionale del nostro secolo. Il lavoro del Galli è tanto perfetto che difficilmente però troverà epigoni degni.

Hugo PLOMTEUX.

Giuseppe CARPI, Umberto PAVARINI : *Dizionario parmigiano-italiano*. Cremona, S. P. A. Tipografia Cremona Nuova, 1966, 764 p.

Per recensire bene un lavoro, è sempre preferibile non conoscerne personalmente l'autore. Altrimenti c'è il rischio sia di essere tenuti per troppo benevoli per amicizia, sia di sembrare cattivi laddove si cerca soltanto di essere giusti.

Siamo contenti ogni volta che la pubblicazione di qualche nuovo lessico dialettale è annunciata. Soprattutto per il parmigiano, lo studioso che non fosse il fortunato possessore dell' ormai quasi introvabile *Vocabolario* di Carlo Malaspina (4 volumi, 1856-1859, con un volume di *Aggiunte e Correzioni* 1880) aspettava con tante speranze il *Dizionario parmigiano-italiano* di Carpi — Pavarini, « contenente — secondo un avviso pubblicitario — tutte le voci del dialetto antico e moderno ed una completa antologia delle arguzie e dei proverbi della lingua parmigiana ». Conosciamo gli autori, e siamo pieni di ammirazione per la loro assidua attività in favore del patrimonio linguistico parmigiano, attività svolta generalmente in collaborazione con la *Famija Pramzàna*. Certo che ci voleva un dizionario parmigiano, e senza dubbio il lavoro dei due autori converrà anche alla maggioranza dei Parmigiani stessi. Serve di sicuro per verificare il senso di qualche voce ormai soltanto viva nella bocca dei bisnonni, serve anche per leggere il più delle poesie in vernacolo : ne abbiamo fatto la prova leggendo, il Carpi-Pavarini alla mano, certi volumi di poesie moderne come *Al zardén dal cel* e *Vol ad parpaii* ambedue di Luigi Vicini, e il classico *Turabacli* del Pezzani. Il dizionario bastava per la comprensione di tutti quei testi, come anche per quelli del secolo passato o dell' inizio del novecento — si pensi a Luigi Gambarà, Paola Pizzelli, Giuseppe Micheli, Giovanni Casalini, Giovanni Manini, ecc., in buona parte rappresentati nell' antologia di Jacopo Bocchialini, *Il dialetto vivo di Parma e la sua letteratura* (Torino 1944). Vale a dire che rende dei servizi, almeno a quelli che non possiedono il maestoso Malaspina ¹.

Ma quanto fa rimpiangere la mancanza di un' edizione fotomeccanica del *Vocabolario* di Carlo Malaspina! Sarebbe una crudeltà verso gli autori del nuovo dizionario, confrontare fin nei particolari i due lavori. Il Carpi-Pavarini non è neanche un' edizione ridotta del Malaspina : sarebbe fargli troppo onore proporgli tale titolo. Pure quel confronto l'abbiamo fatto, per conto nostro. Prendendo nei due vocabolari la lettera F (= Malaspina II, p. 88-201 ; Carpi-Pavarini, p. 221-262 ; notando che, con la sua tipografia più ' spaziosa ', tre pagine del Carpi-Pavarini corrispondono a poco più di una pagina in Malaspina), abbiamo trovato undici voci nel nuovo dizionario ² che mancavano in quello di Malaspina, contro un' infinità di parole, di espressioni, di significati segnalati da Malaspina, ma eliminati da Carpi-Pavarini. Il nuovo dizionario non mette il vocabolario tecnico, non conosce il lessico rurale. In certi casi è ovvio che gli autori hanno lavorato con Malaspina accanto, riducendolo, e non sempre in un modo giustificabile. Non osiamo parlare di complete dipendenza, ma con la mancanza completa di apporti nuovi e validi, si aveva il diritto di chiedere qualcosa di nuovo, di positivo, se non nel lessico stesso, almeno nella presentazione dei materiali. Nessuna preoccupazione di illustrare meglio il vero significato delle parole, o di specificare le sfumature esistenti fra i ' sinonimi ', come quelle che ci saranno fra *bisàca*, *gajòfa*, *sachèla*, *sacòsa*, quattro parole per ' tasca ' (citate p. 77, 264, 560 ; per *sachèla* gli autori mettono che è voce

1. Il Malaspina rende pressapoco superflua la consultazione sia delle due edizioni del *Dizionario parmigiano* del Peschieri (1827-1828 e 1836-1841), sia del piccolo lessico di Carlo Pariset (1875 e 1885-1892).

2. Quasi unicamente dei derivati di voci già segnalate anche da Malaspina, come *fasollàda* ' tutto ciò che può contenere un fazzoletto ', *fasoltén* ' piccolo fazzoletto da taschino ', *fazagna* ' voce antica per lo più nell' espressione ... ', *femner* ' donnaiolo ', *fignan* ' finto, simulatore, gnorri ', ecc.

antiquata. Si veda anche la carta 1563 dell' *AIS*). Malagòli sì, che nel suo bellissimo vocabolario pisano aveva ogni tanto qualche rinvio ai sinonimi, come faceva anche Casaccia per il genovese, ecc. Per il parmigiano gli articoli metodici, sia nel Malaspina come ad esempio nell' anonimo *Piccolo dizionario parmigiano-italiano ad uso dei fanciulli* — lavoro completamente metodico (Parma 1875) davano già dei bellissimi esempi in quel senso. Il nuovo dizionario non dà niente di simile. Ha il merito di aver semplificato le traduzioni in italiano delle voci dialettali, mentre nel secolo scorso era a volte più difficile capire le traduzioni in un italiano manierato, antiquato o addirittura inventato, che non afferrare il senso delle parole in dialetto. Almeno per questo il Carpi-Pavarini riporta qualcosa di positivo.

Sono sicuro però che tante parole riprese nel loro dizionario, gli autori non le abbiano udite loro stessi, ma le abbiano ricopiate dal Malaspina. E ricopiate male, in certi casi. Trascurano gli accenti — per essere sicuri di quello di *gaspara* (gergale : ' morte ') bisogna ricorrere a Malaspina (IV 432 : *gàspara*). Va bene, basta conoscere un po' l'italiano e non ci si sbaglia nel caso citato. Ma è più grave per *pèssigo* ' ladro ' (p. 743), che invece non va accentuato così, bensì sulla penultima (cf. *pezzigo*, Malaspina IV 432), *bajafà* ' pistola ' (p. 739) che invece dev' essere *bajàfa* (Malaspina I 139; IV 430; Peschieri, 677). Come sapere allora se c'è da fidarsi quando *fub* ' cantonale ' (p. 742) stà in realtà per *furb* ' id. ' (Malaspina II 198; IV 432), *cinzinär* ' coltellare ', per *ciurinär* (Malaspina I 420; IV 431; correttamente anche Carpi-Pavarini p. 144 : *ciurinär* ' manovrare il coltello '), *sciop* (gerg.) ' stadera ' (p. 743) per s'ciop ' id ' (Malaspina IV 68, 434), *sticch* (p. 744) (gerg.) ' boia ' per *stricch* (Malaspina IV 229, 435), ecc. Il volume è cosparso di sbagli, di omissioni, di inesattezze.

Ci fa proprio pena non poter fare le lodi di questo lavoro, frutto certo di buona volontà ma manifestamente compilato troppo frettolosamente. Dà molti esempi, però, e anche se è originale quasi unicamente quanto al suo aspetto, renderà dei servizi a quelli che non possono consultare il *Vocabolario* di Malaspina.

Ogni tanto si nota anche qualche voce del tutto mancante nei lavori simili dell' ottocento, ed è una fortuna ¹.

Hugo PLOMTEUX.

MANLIO CORTELAZZO, *Vocabolario marinaresco elbano*. Biblioteca dell' Italia Dialettale e di Studi e Saggi Linguistici, 1 (Estrato dell' *Italia Dialettale*, XXVIII). Pisa, 1965, 124 pages.

Ce lexique maritime de l'île d'Elbe a été composé à l'occasion des enquêtes menées au profit de l'*Atlante Linguistico Mediterraneo*. Il se présente sous la forme d'une liste

1. Il lavoro è preceduto dai *Brevi cenni di morfologia* (p. 13-26) dovuti al prof. Capacchi. Non vogliamo parlarne che in nota, non essendo imputabili agli autori anche questi cenni, dove di morfologia c'è ben poco, o quasi niente : vi si cercherebbe invano una sola riga sui verbi, sui tempi, sui modi, sulla formazione del femminile, ecc. Del professor Capacchi abbiamo letto delle belle traduzioni di poeti ungheresi moderni, ma non avrebbe dovuto scrivere la sua piccola morfologia parmigiana. Così non abbiamo ancora sempre niente in quel campo. Rimangono soltanto le poche pagine su *Il dialetto di Parma* di Egidio Gorra (*ZRPh* 16 [1892] 372-379) e le magre note di Agide Piagnoli : *Fonetica parmigiana* (con sei pp. sulla morfologia dovute ad Antonio Boselli), Torino, 1904.

alphabétique de mots dont l'auteur explique le sens et qu'il illustre par des exemples et des photographies et dont il donne l'étymologie ; il ne s'agit pas d'une simple nomenclature mais d'une suite de véritables notices fort bien documentées. Un tel ouvrage apporte des commentaires qui ne peuvent trouver place dans les cartes d'un atlas linguistique. Il est le bienvenu.

P. G.

Ottavio LURATI, *Terminologia e usi pastorizi di val Bedretto*. Pubblicazioni della Società svizzera per le tradizioni popolari, volume 48. Bâle, 1968, xxiii + 182 pages.

Ce volume se propose de présenter les coutumes, le décor et l'outillage de la vie pastorale dans cette vallée du Tessin, à travers le vocabulaire des habitants. Il est divisé en trois parties : l'animal, vaches et veaux, chèvres, moutons et porcs, ânes, mulets, chevaux ; l'homme, ses occupations, sa vie ; les produits, lait, beurre et fromage, la viande, la laine. Le vocabulaire est présenté dans un texte suivi qui relate les travaux et les jours de la vie pastorale. Il est regroupé dans un glossaire. Une abondante illustration de dessins et de photographies précise le texte et en rend la lecture plus agréable.

P. G.